

Karl Jaspers

PHILOSOPHIE

Orientation dans le monde
Eclaircissement de l'existence
Métaphysique

Traduction de

Jeanne Hersch

Professeur de philosophie
à l'Université de Genève

avec la collaboration de
Irène Kruse et Jeanne Étoré

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE NANTES - LETTRES	
INV.	S 410 298
COTE	193 JAS
LOC.	20
N° D.	499848

Springer-Verlag Paris Berlin Heidelberg
New York London Tokyo Hong Kong

Vue d'ensemble

Introduction à la philosophie

Livre I. Orientation dans le monde

Chapitre

1. Le monde
2. Limites de l'orientation dans le monde
3. Systématique des sciences
4. Quand l'orientation dans le monde se ferme sur elle-même
(Positivismisme et idéalisme)
5. Origine de la philosophie
6. Forme empirique de la philosophie
7. Spécification de la philosophie

Livre II. Eclaircissement de l'existence

1. Existence

Première division: Moi-même en communication
et dans mon historicité

2. Moi-même
3. La communication
4. Historicité

Deuxième division: Etre-soi en tant que liberté

5. La volonté
6. La liberté

Troisième division: L'existence en tant qu'inconditionnalité
en situation, conscience et action

7. Situations-limites
8. La conscience absolue
9. L'acte absolu

Quatrième division: L'existence dans la subjectivité
et dans l'objectivité

10. Polarité subjectivité-objectivité
11. Les figures de l'objectivité
12. L'existence parmi des existences

Livre III. Métaphysique

1. La transcendance
2. Transcender formel
3. Rapports existentiels à la transcendance
4. Lecture de l'écriture chiffrée

ne tire cette conscience d'aucun savoir, d'aucune représentation adéquate, d'aucune garantie objective; il ne l'a que dans la mesure où il est véritablement lui-même face à sa transcendance lorsqu'il décide et agit sur soi dans le monde. Il est conscient de dépendre d'une transcendance qui a voulu ce qu'il peut y avoir de plus extrême: un être-soi libre, qui devient origine pour lui-même, et qui se manifeste à lui-même dans l'éphémère de la réalité temporelle. C'est pourquoi la certitude du soi est sans argument; il n'est certain que dans son rapport à la transcendance, sans laquelle il glisse dans l'abîme du néant. Lorsque je me vois dans la phénoménalité empirique, je ne me vois jamais véritablement comme moi-même; seul mon acte transcendant confère aux phénomènes finis un poids qu'ils n'auraient pas en tant que simple réalité empirique. — Je vois la transcendance et je suis certain de mon être, même si elle ne me parle pas et que je la défie. Si je ne la vois plus, je me sens moi-même sombrer.

Si nous tentons de poursuivre l'éclaircissement de l'être-soi, nous développerons le thème suivant: l'être-soi n'est plus s'il est un moi isolé; il est en *communication*. Il n'est plus s'il se veut entendement pur, substituable; il est seulement en tant qu'unique dans son historicité à tel lieu, à tel moment. Il n'est plus s'il se veut caractère empirique; il est seulement en tant qu'il est liberté.

CHAPITRE TROIS

La communication

	page
La communication en tant qu'origine	305
1. Communication au niveau empirique — 2. Insuffisance d'une communication qui n'est pas devenue existentielle — 3. Limites de la communication existentielle	
Eclaircissement de la communication existentielle	313
1. Solitude — Union — 2. Ouverture — Actualisation — 3. Combat par amour — 4. Communication et contenu — 5. La communication en tant que processus empirique — 6. Communication et amour	
Déficiences de la communication	323
1. Expérience indéterminée d'un manque de communication — 2. Garder le silence — 3. Perte de dignité — 4. Solitude	
Rupture de la communication	329
1. Peur de communiquer — 2. Résistance du moi empirique propre — 3. Sens de la rupture — 4. Formes de la rupture — 5. Impossibilité de communiquer	
Situations et communication	337
1. Commander et servir — 2. Relations sociales — 3. La discussion — 4. Relations politiques	
Possibilité de la communication existentielle et sa signification pour la philosophie	347
1. Si l'on veut vraiment communiquer, il faut éviter toute conception harmonisante du monde — 2. On peut nier la communication — 3. Dogmatisme et sophisme — 4. Communauté philosophique — 5. Conséquences pour la forme de la philosophie	

La communication en tant qu'origine

Aux questions: pourquoi y a-t-il communication? pourquoi n'y a-t-il pas moi tout seul?, pas plus qu'à la question de l'être-soi, il n'est possible de donner des réponses intellectuellement valables si l'on veut en atteindre le noyau. Certes, on peut comprendre la proposition: «je n'existe qu'en communiquant avec autrui», objectivement et subjectivement, en ce sens que le sujet empirique s'associe avec autrui pour comprendre et pour agir, et ce sens est alors bien déterminé et vérifiable dans les données de fait de la vie collective. Mais si on la prend dans son sens existentiel, elle vise l'origine de l'être-soi, qui s'exprime par un paradoxe: l'être-soi est *par soi, sans pourtant être par soi ni seul avec soi* ce qu'il est véritablement. Cette communication existentielle s'incarnerait dans la communication empirique, à travers laquelle elle peut se manifester.

1. COMMUNICATION AU NIVEAU EMPIRIQUE. La communication au sens de la vie avec autrui, telle qu'elle se réalise de diverses manières dans la vie empirique, se manifeste dans des relations communautaires qu'il importe d'observer, dont les particularités doivent être distinguées, dont les motivations et les effets doivent devenir transparents. Chaque espèce de communauté, si nécessaire qu'elle soit pour la vie, et donc pour l'existence virtuelle dans la vie,

n'est cependant jamais d'emblée celle qu'en tant qu'existence virtuelle je veux véritablement. Celle-ci, je dois la chercher au contraire à la limite où s'arrête la communication *observatrice*. Les relations que connaissent la psychologie et la sociologie sont objets de recherche objective; la vraie communication, celle où, à proprement parler, je découvre mon être dans le processus même par lequel je l'engendre avec autrui, n'a empiriquement aucune réalité; l'éclairer, c'est une tâche philosophique.

a) Vivant naïvement, sans problème, dans la société, l'homme laisse sa conscience individuelle coïncider avec la conscience générale des hommes de son entourage. Il ne s'interroge pas sur son être; cette seule question provoquerait déjà la scission. Même si cet homme, avec une assurance instinctive, sait trouver son avantage, toutes ses attaches et ses connaissances n'en relèvent pas moins de la communauté sur laquelle se fonde sa propre conscience vitale. La substance de la vie communautaire, le monde et la pensée des hommes dont il fait partie ne se présentent pas à sa conscience individuelle comme quelque chose d'étranger, qu'il faudrait interroger et examiner. Dans la vie naïve, je fais ce que tous font, je crois ce que tous croient, je pense comme tous pensent. Les opinions, les buts, les angoisses, les joies se transmettent d'un individu à l'autre sans qu'ils ne s'en aperçoivent, parce qu'à l'origine tous se sont, sans se poser de questions, identifiés à cette communauté. Cet homme a une conscience claire, mais sa conscience de soi est voilée¹. – Dans la mesure où il vit par l'intermédiaire de sa communauté, le sujet n'entre pas encore en communication, puisqu'il n'est pas encore conscient de soi en tant que soi. Si je veux la communication, je ne veux pas retomber dans cette inconscience.

b) Il faut un bond pour que le moi *devenu conscient de lui-même* puisse faire face aux autres et à son monde. Il s'en distingue, et acquiert par là son indépendance originelle. Ce bond est lié au développement d'une pensée logique claire, contraignante, valable pour tous, par laquelle le monde jusqu'ici rêvé se cristallise en objets et en régularités déterminés, stables et reconnaissables.²

Une fois que s'est dégagé un moi indépendant, la question est de savoir comment un moi *comprend* un autre moi et *se comporte* à son égard. Supposons disparue la communauté sans problème dont la vie primitive donne l'exemple le plus net; restent les hommes en tant que sujets atomisés, ayant entre eux des rapports d'entendement à entendement, et de sujet empirique à sujet empirique:

Il y a d'abord une compréhension de moi à moi lorsqu'ils comprennent ensemble une chose objective; il peut s'agir du contenu d'une pensée dont ils comprennent et reconnaissent le bien fondé, ou d'un acte effectué en commun en vue d'une fin en recourant aux moyens correspondants. Ces communautés-là sont impersonnelles; en elles, chaque moi, malgré son indépendance formelle, est en principe remplaçable par un autre moi; tous les «moi» ponctuels sont interchangeables.

1 L'étude psychologique et sociologique de cet état primitif, qui garde sa réalité en tant qu'arrière-plan devenu relatif et qui reste possible en tant qu'état généralisé, a été faite selon diverses perspectives par Tarde, Le Bon, Lévy-Brühl, Preuss, et d'autres.

2 Le problème de ce qu'ont été en fait la genèse et le développement de la conscience du moi et de la pensée logique nous oblige à remonter à la préhistoire; faute de sources positives, pour tout ce qui dépasse les constatations triviales on en est réduit à ce sujet à des hypothèses.

Ensuite, chaque moi, après s'être dégagé, peut traiter tout autre moi *comme une chose*. La compréhension commune de contenus objectifs comme aussi la compréhension psychologique des motifs de l'autre, ne servent qu'à amener l'autre là où, dans un but quelconque dont on garde le secret, on veut le voir arriver. On ne se place pas sur un pied d'égalité avec l'autre en le mettant au courant de ce que l'on veut; on agit sur lui comme sur un objet naturel qu'il s'agirait de dominer, par des procédés dont il ne comprend pas le sens ultime, en le traitant et en le manipulant selon des fins qu'il ne connaît pas. Là non plus, il n'y a de relation personnelle. Mais tandis que, dans la compréhension commune d'une chose, chacun reconnaît à l'autre un moi propre, fût-ce de manière impersonnelle, fût-ce en ne visant que la chose et en ne considérant l'autre que par rapport à elle, dans le second cas, c'est l'autre lui-même qui devient une chose, et tout échange, toute relation n'est qu'un moyen en vue de le dominer comme on domine une chose. Si cette relation est réciproque, un combat s'engage qui a pour enjeu de déterminer lequel des deux va devenir, grâce au secret et au semblant de communication, la chose dirigée.

c) Dans ces types de communication, je ne suis conçu que comme entendement d'une conscience en général. Or la possibilité de cette rationalité universelle est seulement le moyen terme à travers lequel je peux encore devenir existence. Certes, je ne deviens pas moi-même *par* la rationalité, mais je ne peux pas le devenir *sans* elle. Je saisis la possibilité de communiquer par les choses qui sont identiques pour tous; mais je la dépasse déjà lorsque je saisis la chose à l'état pur.

En effet, l'homme n'est jamais seulement le moi formel de l'entendement, et il n'est jamais seulement le sujet empirique de la vitalité; il est aussi porteur d'une substance, soit préservée dans l'ombre d'une socialité primitive, soit actualisée dans une totalité *spirituelle* dont il prend conscience sans la connaître jamais adéquatement. En tant qu'*idée*, celle-ci dépasse les déterminations claires de l'entendement et les fins communes à tous, mais elle diffère par essence de l'intérêt égocentrique de l'individu borné, esclave de ses instincts. Elle le dirige non pas en fonction de buts déterminés, justifiables; mais en l'insérant dans un sens, par lequel l'individu se trouve élargi aux dimensions d'un monde, où il trouve la plénitude en se donnant à lui.

Cette idée maîtresse n'est pas elle-même chose objective; pourtant, en tant que totalité, elle est générale, et étant impersonnelle, elle a besoin de s'actualiser par des sujets qui, dans un sens supérieur, non objectif, en font «leur affaire». Ce qui, vu du dehors, ressemble à la communauté primitive, peut devenir le corps de l'idée; mais seulement en passant par le moyen terme du sujet conscient, indépendant, le moi en général, qui alors transforme du tout au tout cet état primitif et sans problème. La communauté dans l'idée d'une totalité – tel Etat, telle société, telle famille, telle université, tel métier – m'introduit pour la première fois dans une *communication substantielle*.

Cependant, dans cette communication non plus, je ne m'identifie pas encore à moi-même. Certes, ma vie, dans l'objectivité du monde empirique, ne peut se remplir de substance que par la participation aux idées, mais l'individu conserve une indépendance qui peut faire éclater cette objectivité et qui, de ce fait, continue à lui faire face, même s'il s'y épanouit totalement en tant qu'individu empirique. Il est vrai que la communication dans l'idée et son actualisation par l'existence

rapprochent davantage les hommes l'un de l'autre que l'entendement, le but commun et la communauté primitive; mais elles ne permettent pas cette proximité absolue entre mon «moi-même» et celui de l'autre, où aucune substitution n'est plus possible, et que, du point de vue de l'idée, on pourrait peut-être minimiser en tant qu'affaire privée.

Les relations sociologiques en tant qu'elles sont ancrées dans les sujets peuvent être retracées selon les trois niveaux que nous venons de voir et qui sont superposés: celui de la communauté primitive; celui des buts et de la rationalité pratiques; celui de la substance spirituelle déterminée par les idées.¹ Et pourtant quelque réalité sociologique particulière qu'on prenne pour objet de l'observation, c'est seulement dans des cas-limites qu'on se contentera de l'interpréter en termes de pure psychologie des masses et des communautés primitives, de fins purement pratiques et de pure rationalité, ou d'idée et de totalité pures. Qu'il s'agisse d'objectifs communs dans le travail (solidarité professionnelle, collégialité administrative), du rapport entre professeur et élève, médecin et patient, supérieur et subordonné, vendeur et acheteur, employé au guichet et client, de partenaires dans la négociation d'un contrat, d'instances et de parties adverses au tribunal, de règles de procédure dans des débats parlementaires et autres, de relations sociales et de fêtes, d'amitié, de camaraderie, de fraternité d'armes et d'alliances, à chaque fois c'est une réalité psychologique qui est *le fondement*, la finalité et la rationalité sont un *moyen terme* qui doit gagner sa validité, l'idée de la totalité et de l'appartenance à un ordre englobant est *le lien* qui met de l'ordre plus ou moins consciemment, et qui peut affaiblir jusqu'au reniement, bien que sa virtualité au moins persiste toujours.

Pourtant, en exposant ces trois modes selon lesquels la communication devient objective, nous en avons perçu les limites; c'est selon ces limites que s'articule la visée de *la communication existentielle*, sans que nous l'ayons encore atteinte. Dans la communauté naïvement substantielle, la limite était le moi reposant sur lui-même. Dans la communication entre ce moi et un autre moi en tant que point substituable, il y avait une nouvelle frontière: l'idée englobante de totalités dans lesquelles ces «moi» agissent, où ils sont liés, non par la causalité, mais par l'idée. La limite de la communication dominée par des idées est enfin l'existence. Alors que se manifestant, elle est liée à tous les niveaux préalables de communication, elle ne s'achève en aucun. L'existence avec son caractère originel n'entre que dans les communications qui lui sont propres. Celles-ci, contrairement aux communications objectives, ne sont vécues que par l'existence et ne peuvent donc pas être constatées. Lorsque je communique ainsi, je m'y engage de tout mon être, et non pas seulement par ma vie empirique, ni par des formes généralement transmissibles.

¹ L'analyse des idées résulte ici d'interprétations historiques visant à saisir l'«esprit» ou les «principes» des époques, des cultures, des peuples et des institutions, quelle que soit la distance qui sépare les approches d'un Montesquieu, d'un Hegel ou d'un Ranke. La sociologie en tant que science est véritablement féconde lorsqu'elle fait voir les conséquences non perçues et non voulues de toutes les forces intervenues dans l'histoire sur ces trois niveaux, et lorsqu'elle réussit à les déterminer, ce qui ne lui réussit de façon généralement valable que pour le deuxième niveau.

2. INSUFFISANCE D'UNE COMMUNICATION QUI N'EST PAS DEVENUE EXISTENTIELLE. Chaque communication m'apporte une satisfaction *spécifique*, mais aucune ne me donne une satisfaction absolue. En effet, lorsque je prends conscience du caractère particulier de ma communication et que je me heurte ainsi à ses limites, j'éprouve un sentiment d'insatisfaction. Je ne m'étais engagé que dans une certaine direction, comme pur être empirique, en tant que moi en général, comme fonction d'une totalité idéale, comme ayant tel caractère, et non pas en tant que moi-même.

C'est pourquoi l'insuffisance de la communication est à l'origine d'une percée en direction de l'existence et d'une philosophie qui cherche à l'éclairer. Comme toute réflexion philosophique commence par l'étonnement, le savoir dans le monde par le doute, de même l'éclaircissement de l'existence commence par *l'expérience de l'insuffisance* de la communication.

Cette insuffisance est le point de départ d'une réflexion philosophique qui veut comprendre ceci: je ne suis moi-même que par un autre, toujours irremplaçable.

a) *Insuffisance de la communication par la conscience en général et par la tradition empirique.* En tant que *conscience en général*, je me trouve déjà avec d'autres consciences. De même que la conscience n'est pas sans objet, la conscience de soi n'est pas sans d'autres consciences de soi. Une seule conscience isolée ne connaîtrait ni échange, ni question, ni réponse, et serait donc dépourvue de conscience de soi; celle-ci, au niveau du langage déjà, n'a de présence qu'en se distinguant d'un autre. Elle doit se reconnaître dans un autre moi pour se placer, en tant que moi, face à elle-même dans *la communication avec soi*, et pour saisir ce qui est valable pour tous. — Mais cette communication-là admet encore n'importe quelle substitution, elle n'est qu'un moyen terme, et non l'être du soi. En elle je suis tout un chacun, c'est-à-dire le moi en général; je veux l'être, certes, mais je veux aussi être moi-même, et non pas seulement n'importe qui.

En effet, en tant que sujet empirique déjà, je suis seulement par un autre sujet empirique et en interaction avec lui. On n'est pas homme seulement de naissance et par l'hérédité; on n'est vraiment homme que par la tradition qui nous apporte notre monde. L'être humain isolé n'est qu'une représentation-limite, il n'existe pas en fait. On peut se l'imaginer infirme: jadis, les sourds-muets étaient des faibles d'esprit qui ne se distinguaient pas des idiots véritables; depuis qu'ils ont reçu un langage par signes et qu'ils ont eu eux aussi accès à la tradition, ils sont devenus des hommes à part entière. — Mais dans une tradition qui n'est que cela, malgré toute communication avec la substance historique de la condition humaine, je ne suis pas dans la tradition véritable, celle qui me fait devenir moi-même. Dans la tradition objective, tant les individus qui me font entrer en contact avec elle que moi-même, nous sommes interchangeables, sans que cela modifie en rien son objectivité en tant que telle. Or l'homme est davantage qu'un récipient. S'il ne faisait que recevoir la tradition, il étoufferait. Ce n'est qu'en la faisant sienne qu'il devient lui-même.

b) *Moi seul, je ne me suffis pas.* Si la communication a échoué, je peux avoir recours à moi-même et faire l'essai d'une conscience pour laquelle il n'y a plus que moi seul. L'insuffisance alors s'accroît — cette fois-ci d'un bond —; elle devient absolue et définitive. J'essaye de saisir le sens de la vie comme si j'étais «moi seul», comme si je pouvais connaître la vérité à moi seul; je m'occupe des autres, certes,

je fais pour eux ce qui me paraît bon pour eux, mais je le fais comme s'ils ne me concernaient pas vraiment en profondeur. Je me prends dès lors à mon propre piège. Je ne peux trouver ainsi la vérité; n'est vrai que ce qui n'est pas vrai pour moi; je ne peux m'aimer si ce n'est en aimant l'autre. Je sèche sur pied si je ne suis que moi.

Il est vrai que c'est en moi un besoin originellement vrai que de pouvoir *reposer sur moi seul*; je voudrais être capable de continuer à vivre en tant que moi-même, hors d'atteinte, même si la communication s'est rompue. Mais si j'ai trahi la possibilité de communiquer, dans les faits ou par manque de disponibilité, si mon insatisfaction ne s'est plus traduite par une volonté accrue de communiquer, je suis entré dans le néant. L'insatisfaction devient alors sentiment d'être pour ainsi dire tombé hors de l'être; c'est l'effroi d'être seul dans un monde devenu angoissant. Je cherche du secours dans une philosophie de l'autarcie, se fondant sur la résolution désespérée de l'être-soi; ce faisant, je ne fais que consentir à une condition prétendument inéluctable, que m'a value en fait, à mon insu, la liberté de mon refus. Ma vie s'assombrit.

Un combat intérieur s'engage, qui a pour enjeu ma capacité de ne reposer que sur moi: je dois renoncer à trouver le sens de la vie à moi tout seul; le combat m'amène à chaque fois à une décision de mon être-moi en communication, en me liant à celle-ci. Dans cette communication, que l'être-moi virtuel exige du plus profond de lui-même, et que vise la même virtualité chez l'autre, je deviens ce que je suis, avec l'autre à chaque fois unique.

c) *Insuffisance de l'autre*. Je ne peux pas devenir moi-même si l'autre ne veut pas être lui-même; je ne peux pas être libre si l'autre ne l'est pas, ni m'assurer de moi si je ne suis pas sûr de l'autre. Dans la communication je me sens responsable, non seulement de moi, mais aussi de l'autre, comme s'il était moi, comme si j'étais lui. Je sens qu'elle ne commence que lorsque l'autre me rencontre en elle. En effet, mes efforts propres ne suffisent pas non plus pour me faire saisir le sens de la communication; il y faut encore les efforts de l'autre. Je connais le supplice de relations perpétuellement insatisfaisantes dès l'instant où l'autre, au lieu de venir à ma rencontre, réduit pour moi son être-soi à un objet. Si l'autre ne se rend pas indépendant dans ses actes, moi non plus. Si l'autre se soumet à moi dans l'obéissance, il ne me permet pas de venir à moi, tout aussi peu que lorsqu'il me domine. Seule une reconnaissance réciproque nous permet à tous deux de grandir dans l'être-soi. Nous ne pouvons atteindre qu'ensemble ce que veut atteindre chacun de nous.

d) *Besoin de communiquer*. Que la communication échoue, et c'est essentiellement à mes yeux *ma* faute. Certes, la bonne volonté de l'entendement pratique ne suffit manifestement pas pour atteindre à la communication; il y faut l'engagement de l'être-soi; en effet, je ne viens à moi qu'en elle; elle ne réussira jamais si je me tiens en retrait et si je traite des communications relatives et particulières comme étant déjà des virtualités ultimes. La conscience d'être soi-même un facteur décisif pour soi et pour l'autre *pousse* à être *disponible* au maximum pour la communication.

Toute relation avec un être humain nous concerne virtuellement par-delà sa réalité déterminée, et limitée de ce fait. Ce qui s'impose à nous, souvent sans que nous le comprenions bien, c'est *la conscience* d'une signification essentielle,

dépassant tout ce qu'on peut comprendre dans le monde, impliquée dans la rencontre entre existences virtuelles, selon qu'elles se touchent ou se manquent au passage. Le sentiment d'avoir failli, d'avoir en quelque sorte laissé échapper quelque chose parce que nous avons serré la main qui se tendait non pas authentiquement, mais par convention sociale; la conscience d'être obligé de rompre, ou d'avoir à subir la rupture d'une communication; le poids que fait peser sur nous toute hostilité – abstraction faite des dommages empiriques éventuels; notre tendance à mettre fin, autant que faire se peut, à toute mésentente et à toute discorde, face à l'éventualité de la mort; l'horreur que nous inspire l'attitude de ceux qui voudraient nuire à la personne haïe même au-delà de la mort – tous ces sentiments indiquent qu'il y a une conscience existentielle pour laquelle la communication est l'être véritable, et non pas seulement un lien temporel. Toute perte, tout échec dans la communication est comme une véritable perte d'être. Etre, c'est être en commun, non seulement entre sujets empiriques, mais entre existences; et là, il ne s'agit pas de quelque chose qui dure dans le temps, mais d'un processus qui affronte le danger. C'est pourquoi la communication m'atteint si profondément et doucement, touchant pour ainsi dire à l'ultime racine de mon être, par ce qu'elle m'apporte et par ce qu'elle me refuse. Et c'est pourquoi l'insatisfaction que laisse la communication déjà réalisée dans la vie empirique est l'aiguillon qui *m'éveille* à une communication plus profonde, existentielle.

e) *Communication existentielle*. Dans la communication où je me sais atteint dans mon existence même, autrui est *cet autre-là*, et aucun autre: c'est dans cette *unicité* que se manifeste la substantialité de ce mode de l'être. La communication existentielle ne peut être ni feinte, ni imitée; elle est absolue dans son unicité. Elle s'établit entre deux «moi» qui ne sont que ceux-là, et nullement des représentants d'une classe ou d'un genre: ils ne sont donc pas remplaçables. Le moi trouve sa certitude dans cette communication en tant que celle-ci est absolument située dans l'historicité, inconnaissable de l'extérieur. En elle seule *le moi est avec l'autre moi dans un rapport de création réciproque*. Par une décision enracinée dans son historicité il a, en se liant à elle, renoncé à son être-moi isolé, pour saisir son être-moi en communication.

Que je ne sois moi-même dans ma liberté que si l'autre est, et veut être, lui-même, et moi avec lui, cette phrase ne prend un sens qu'à *partir de la liberté en tant que virtualité*. Alors que les communications au niveau de la conscience en général et de la tradition s'imposent comme des nécessités vitales et connaissables, sans lesquelles une chute dans l'inconscience deviendrait inévitable, la nécessité de la communication existentielle ne s'impose qu'à la liberté, et reste pour cette raison incompréhensible. Vouloir me dérober à la communication authentique revient à abdiquer mon être-moi; si je lui échappe, en même temps que l'autre je me trahis moi-même.

3. LIMITES DE LA COMMUNICATION EXISTENTIELLE. La communication existentielle ne s'actualise qu'à une condition qu'on ne peut obtenir de force, qui peut ne pas être remplie; elle est liée à *l'étroitesse objective* de sa manifestation.

a) *Absence de communication*. Si la certitude que j'ai de ne pouvoir devenir moi-même qu'avec l'autre est ancrée dans l'origine de ma conscience de l'être, on entend néanmoins dire, comme s'il s'agissait de lever une malédiction pesant sur ceux qui sont privés de communication: il n'est pas donné à chacun de trouver un